

*« Dans ce bonheur présent,
il y avait quelque chose d'illimité. »*

Place de la Victoire, 1936

© Agullo Éditions, 2026
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Studio Phantom - Cyril Favory
Image de couverture : © Gaston Paris / Roger-Viollet

Alexandre Courban

Place de la Victoire, 1936

Agullo

*Un jour vient où le vent se lève
Un jour vient où jaillit la sève
Un jour vient où la mer déborde les rivages*

Extraits de *Tout ça c'est de la faridon* (1936)
Robert Desnos

DIMANCHE 24 MAI 1936

L'effervescence joyeuse de cette journée inoubliable avait laissé place au silence magique de la nuit. Un bleu mystérieux enveloppait le clocher de l'église Notre-Dame de la Gare. La lumière électrique d'un lampadaire dessinait d'étranges silhouettes sur le trottoir. Un ballet chaotique de bestioles giguait autour du halo blanc dont les ombres formaient, dans l'obscurité, des images fabuleuses.

Camille observait cette pantomime depuis la fenêtre entrouverte de la mansarde. Malgré son gilet de laine, elle frissonna, les jambes nues. La fraîcheur printanière de la nuit s'était glissée dans sa chambre. Les vêtements éparpillés sur le parquet en bois témoignaient du dénouement de la soirée. L'ancienne ouvrière de la raffinerie de la Jamaïque était heureuse.

Cela faisait deux ans qu'elle avait lié connaissance avec Gabriel à l'occasion d'un reportage de Funel pour *L'Humanité* consacré à la fabrique de sucre du boulevard de la Gare. Quelques mois plus tard, elle avait rejoint le service de la diffusion du journal. En parallèle, la jeune femme continuait d'apprendre le maniement de son Kodak Six-20 sous la direction bienveillante de Tabary. Le responsable du service photographique du journal de la rue Montmartre dispensait l'art du cadrage à

quelques photographes amateurs dans l'arrière-cour d'un bel immeuble bourgeois construit au siècle dernier et n'hésitait pas à publier le cliché de l'un d'entre eux pour illustrer un sujet. Camille avait parfois la surprise de découvrir l'une de ses images en dernière page. Elle ne manquait jamais de partager ce bonheur presque enfantin avec Gabriel.

L'attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était un secret de Polichinelle. Tous les jours, Camille effleurait la signature de Funel imprimée en bas de son article quotidien. Elle jouait avec les caractères, imaginant caresser les lèvres du journaliste. La jeune femme portait ensuite son index noirci jusqu'à la pointe de son nez. L'odeur de l'encre d'imprimerie se confondait avec le parfum de Funel. Plus d'une fois, elle l'avait invité à aller danser sur les bords de Marne. À chaque fois ou presque, Gabriel avait décliné la proposition pour éviter un tête-à-tête intimidant, lui préférant un déjeuner à côté du journal ou une promenade dans les rues de Paris. Le dandy se gardait du souvenir amer de l'improbable trahison d'une femme aimée du côté de Nîmes où il avait été dépêché par *L'Humanité* en jouant les matadors dans les couloirs de la rédaction. Son exemplaire de *La Confession d'un enfant du siècle* conservait la trace de cette blessure indicible. Des pages avaient été cornées, des mots entourés, des phrases entières surlignées. Camille avait fini par bouleverser l'agenda de Gabriel dans la foulée de la victoire électorale du Front populaire.

Elle écoutait la place alentour. Le silence nocturne transfigurait le paysage. Elle éprouvait le sentiment étrange de ne pas reconnaître la ville. À cette heure, le murmure de la rue lui était inconnu. Elle s'étonnait de la disparition du Paris industriel dans le noir de la nuit.

Et pourtant, elle savait qu'en ce moment même, certains travaillaient pendant que d'autres dormaient.

Gabriel et Camille les avaient vus, dans l'après-midi, défiler toute la journée devant le mur des Fédérés. Les femmes étaient aussi nombreuses que les hommes, et les enfants n'étaient pas en reste. Des familles s'étaient installées sur les pelouses verdoyantes du cimetière de l'Est parisien. Quelques curieux observaient depuis les contre-allées du Père-Lachaise la foule enthousiaste. Il y avait dans la nécropole une incroyable atmosphère de fête. Les groupes s'étaient formés avant l'heure officielle du défilé. Pancartes, drapeaux et banderoles étaient prêts à être brandis. La vie s'apprêtait à parader devant la mort. « Vive le Front populaire ! » criaient les uns ; « Blum au pouvoir ! » répondaient les autres. Celles et ceux qui saluèrent le futur président du Conseil avaient le visage des vainqueurs enfin victorieux.

— On n'a pas seulement fait reculer le fascisme et la guerre, disait l'un, on va vers le point de l'Histoire où l'humanité fera elle-même son bonheur.

Camille avait immortalisé ces regards heureux. Le clic-clac de l'appareil photographique était imperceptible au milieu du brouhaha de la joyeuse ribambelle. Pas une seconde elle n'avait hésité à escalader un mausolée funéraire richement décoré pour rendre compte de la densité du cortège. Elle avait pris soin en grim pant de ne pas abîmer la sépulture. Camille imaginait une sorte de fresque murale de grande dimension pour donner à voir la kyrielle de ces anonymes. Casquettes et chapeaux étaient gaiement mélangés dans la foule.

Une gamine en blouse blanche envoyait des baisers à la volée autour d'elle. Sa mère la souleva à bout de bras

au-dessus d'elle pour lui montrer les vieux communards assis sur un banc devant le mur.

— C'est un grand-père lui aussi ? questionna l'enfant en désignant du doigt l'un des vétérans de 1871.

— Oui, probablement... souffla la femme vêtue d'un simple gilet en reposant la fillette dans l'allée étroite du cimetière.

L'un des nonagénaires endimanchés – chapeau noir, chemise blanche, cravate noire – essuyait une larme à la dérobée. Était-ce à cause d'un rayon de soleil ? Ou bien l'émotion était-elle trop intense ? D'un geste sûr, Camille déclencha l'obturateur pour saisir le mouvement de la main parcheminée du vieillard. À cet instant, elle ne put s'empêcher de penser que, pour la première fois, elle ne prenait pas vraiment part au défilé. Le regard orienté sur le verre dépoli horizontal, elle remontait la ligne du temps. Après soixante-cinq ans de mutisme hypocrite, le quarteron de fusilleurs des idées ouvrières avait été défait dans les urnes.

Elle chercha ensuite parmi les manifestants les visages des membres des comités de défense de *L'Humanité* qui lui étaient familiers. Au passage, elle photographia l'un des deux porteurs de la banderole de la délégation de «Marseille rouge». L'homme – tête nue, cheveux foncés – exhibait crânement une moustache à l'anglaise. Il avait accroché avec soin l'insigne officiel de la manifestation couleur écru en forme de losange au revers de sa veste de costume sombre. Cette élégance méridionale lui évoquait Funel.

De son côté, Gabriel avait retranscrit dans un calepin les principales revendications exprimées tout au long de la journée. D'une écriture souple, il s'était attaché à recopier les nouveaux slogans qui fleurissaient en ce prin-

temps 1936. La lecture de chaque banderole lui évoquait une voix singulière. Il croyait entendre celle de Camille – enrageant de ne pas avoir pu voter – en découvrant celle du Rassemblement mondial des femmes contre la guerre et le fascisme affirmant que « Les femmes françaises doivent voter ». Celle de la Fédération sportive et gymnique du travail avait l’accent du camarade Perron : « Pas un sou / pas un homme pour Berlin ». L’ouvrier de chez Gnome et Rhône, cycliste amateur de bon niveau, conspuait la participation française aux Jeux olympiques d’été en Allemagne nazie. Il n’imaginait pas le nouveau gouvernement encourager et financer l’envoi d’une délégation d’athlètes français outre-Rhin. Quant à Balzola, il aurait pu tenir le calicot qui proclamait l’unité entre les prolétaires de tous les pays : « Contre tous les nationalismes, union des travailleurs français et immigrés ». Mais l’ouvrier italien s’était exilé au Havre l’année dernière après l’accusation d’espionnage lancée contre lui, malgré la relaxe prononcée par le juge.

Gabriel avait confié à Camille ne pas se souvenir depuis quand il ne défilait plus vraiment. Il y a encore douze ans, il foulait le pavé, comme n’importe quel autre camarade. À Marseille, il était de ceux qui donnaient de la voix pour brocarder la pusillanimité de la vieille maison socialiste. En intégrant la rédaction du quotidien communiste, Funel était devenu une sorte de spectateur. Il se définissait comme un témoin de la réalité. Il en oubliait presque qu’il en était aussi un acteur, en ayant choisi d’écrire dans les colonnes de *L’Humanité*.

Cris, chants et vivats s’étaient entremêlés. L’affluence dans la montée au Mur était exceptionnelle. On comptait des centaines de milliers de participants. Plus d’un demi-million de personnes avait convergé depuis la place

de la Nation vers le Père-Lachaise. Plus tôt, la circulation automobile avait été interrompue sur la plus grande largeur du boulevard de Ménilmontant, depuis la place Auguste-Métivier jusqu'au boulevard de Charonne. Un bas-côté de la chaussée avait été réservé aux taxis, pour la plupart occupés par des jeunes qui s'égosillaient à chanter *L'Internationale* à tue-tête le poing levé. Le terre-plein central fourmillait d'une foule compacte. Coude à coude, communistes, socialistes, syndicalistes de toutes tendances se pressaient le long de l'enceinte de la nécropole, en s'efforçant de donner une bonne impression aux opérateurs des actualités filmées. Le lendemain, les journaux annonceraient en première page la participation de 600 000 personnes à ce rassemblement historique, occultant la bousculade survenue en fin de soirée entre militants de tendances divergentes.

Les dernières nouvelles étaient commentées. Les ouvriers de l'usine Gnome et Rhône avaient discuté de la belle série de victoires dans l'aviation. Camille avait reconnu la voix rauque de Doubleau lisant l'article de *L'Humanité* du jour :

« La direction des usines Bréguet, au Havre, ayant licencié deux ouvriers qui avaient chômé le Premier Mai, la totalité du personnel arrête unanimement le travail le jeudi 11 mai pour imposer leur réintégration. Devant le refus patronal, les ouvriers poursuivent la grève au sein même de l'usine jusqu'au 12 mai à 21 heures, passant la nuit du lundi au mardi, jusqu'à ce qu'ils obtiennent satisfaction. »

— Tu vois, on sait ce qu'il nous reste à faire ! s'exclama Doubleau, avant de poursuivre la lecture du papier.

« Ils avaient organisé un service de ravitaillement, des équipes de sécurité pour garder les hydravions, des piquets d'incendie. Calmes mais enthousiastes et résolus, ils avaient

déclaré au commissaire de police qu'ils assureraient l'ordre par eux-mêmes, mais ne céderaient pas à la force. »

— Tu sais, y faudrait qu'on fasse pareil, toussa-t-il, une cigarette coincée entre les lèvres.

« Cette volonté fit capituler la direction. Les deux ouvriers licenciés ont été réintégrés et la journée de grève payée à l'ensemble du personnel. »

— T'imagines le truc... gambergea-t-il.

En ce dimanche ensoleillé, l'espérance s'était muée en confiance dans l'avenir et dans la victoire inévitable.

Le poing droit levé haut, au-dessus de sa tête, Léon Blum leur avait répondu, tout sourire. Le futur président du Conseil était assuré du concours du peuple. Le prochain gouvernement n'avait aucune crainte à avoir; il disposerait des moyens nécessaires pour mettre en œuvre le programme du Front populaire. Ce jour de liesse inaugurerait une nouvelle page. Le gouvernement de demain avait reçu une sorte de baptême anticipé. Des torches improviseraient bientôt un chemin dans la nuit.

Gabriel et Camille avaient laissé l'immense cortège derrière eux. Plutôt que de repartir au journal ou de rentrer chez lui, Gabriel avait suivi Camille. Ensemble, ils avaient descendu l'avenue Ledru-Rollin. Les numéros avaient déçu jusqu'au pont d'Austerlitz, les eaux du fleuve coulant vers le soleil couchant.

Elle avait proposé de prendre le boulevard de l'Hôpital en direction de la place d'Italie, plutôt que de passer par la rue Sauvage et d'emprunter le quai d'Austerlitz jusqu'au boulevard de la Gare. Ils avaient bifurqué ensuite dans la rue Jenner avant de remonter la rue Jeanne-d'Arc. Au loin, le clocher de Notre-Dame de la Gare se détachait dans le ciel. Entourée de planches et poutres, l'église était

depuis quelques semaines en pleine réfection. L'échafaudage lui donnait un aspect de pagode chinoise.

Il était presque 5 heures du matin quand Camille referma la fenêtre de la chambre. Elle avait l'impression de sentir dans la pièce l'odeur du fournil. Camille imaginait un homme en tricot sans manches surveillant la cuisson du pain quand un garçon tout en long sortit de la boulangerie en face. Le jeune mitron regarda à droite et à gauche puis retourna dans la boutique. La vie ressurgissait à l'improviste sur le trottoir d'en face.

Camille était presque rassurée. La nuit l'avait laissée dans une douce expectative. Elle songea à l'espoir aperçu dans la journée d'hier. Il flottait dans l'air le parfum de la victoire. Le temps semblait avoir ralenti sa course. Une attente inexorable précédait la nomination du nouveau gouvernement de Front populaire. Le pays tout entier attendait d'être sorti du marasme de la misère. Enfin, la gauche accédait au pouvoir! Et il y avait du boulot! Maintenant elle regardait Gabriel. Il dormait nu, entortillé dans un drap de coton épais. Le souffle régulier de sa respiration lui était mélodieux. Elle recoiffa une mèche brune collée par la sueur. Quelque chose d'extravagant était en train de se produire. Camille était amoureuse.